



PROGRES & SAGESSE

*« La sagesse ne peut pas entrer
dans un esprit méchant, et
science sans conscience n'est que
ruine de l'âme. » Rabelais*

Frédéric BEIGBEDER
Patrick BOURDET
Nicolas BOUZOU
Nicolas BUTTET
Clara GAYMARD et Gonzague de BLIGNIERES
Christine KERDELLANT
Jean LE CAM
Erik ORSENNA
Gersende et Francis PERRIN
Cédric VILLANI



SYNTHESE

Par Lucas CHEVALIER

Nicolas Bouzou,

économiste et essayiste.



Pour Frédéric Dard, « il n'y a que deux choses dans la vie, l'amour et le travail ». Les deux peuvent être liées puisque l'entreprise est le premier lieu de rencontre des couples. Si on laisse l'amour de côté, on peut penser, avec Hegel, que le travail rend heureux, fort et autonome comme dans la dialectique du maître et de l'esclave, dans laquelle l'esclave devient finalement le maître. Le travail est ce qui différencie l'Homme de l'animal, selon Kant. Le chômage est donc une source terrible de souffrance mais également un phénomène exceptionnel à l'échelle du monde : avec 3 milliards de travailleurs pour 5,5% d'inactifs, le phénomène est concentré sur certains rares pays.

La crainte de l'innovation est frappante car elle ne se retrouve pas dans les chiffres des pays qui investissent dans les technologies : la crainte que la destruction des emplois liée à l'innovation technologique soit supérieure à la création de richesse et d'emplois est infondée ; l'histoire l'a toujours démontré. Mais ce qui se détruit se voit plus que ce qui se crée : une usine qui ferme est plus visible qu'une *start up* qui se développe. La destruction ne l'emporte pas sur la création : le solde net de l'arrivée du numérique est de 12 millions d'emplois dans le monde. L'innovation rapporte et la théorie du déversement veut qu'un emploi créé dans les nouveaux métiers, dans les GAFAM par exemple, génère 2,5 emplois collatéraux dans les services à la personne, l'éducation, etc. Par ailleurs, l'espérance de vie croît avec l'investissement dans la santé, de 30 à 80 ans en un siècle. Les besoins de l'Homme ne seront jamais satisfaits, ce qui rend la décroissance une option anthropologiquement impossible. Nous aurons donc toujours du travail.

Mon conseil pour vos enfants est qu'ils soient des généralistes car les silos seront toujours cassés par la technologie, alors que la relation client sera toujours indispensable pour répondre à la nouveauté des situations.

Nos économies très capitalistiques, pour ne pas devenir des colonies sino-californiennes, doivent s'adapter au changement de paradigme qui voit le prix de la data exploser face au prix du brut de pétrole. Ainsi, ces sujets d'investissements massifs ne peuvent se traiter qu'à l'échelle européenne : on a besoin d'abord des investissements européens puis d'un marché unique de l'intelligence artificielle. Ce message doit être passé aux Français et aux petits souverainistes qui ne comprennent pas qu'il n'y pas d'avenir pour la France sans Europe.

Les gens brillants dans les entreprises n'aiment pas les *process* et les réunions. Nous répondons à la complexité des contraintes réglementaires notamment par des

process mais cela tue la créativité. C'est pourquoi le Boston Consulting Group compare deux indices, celui de la complexité liée à l'environnement (x6 au niveau mondial en 30 ans) et celui du développement de la complexité interne aux entreprises (x35). Laissons donc nos salariés être autonomes, ce qui ne veut pas dire libres, mais autonomes dans leur capacité à agir. L'entreprise doit se vivre comme un agent du progrès qui a du sens.

La technologie en soi est neutre, et il reviendra toujours à l'Homme de donner du sens. Ce sens est au service du progrès que l'on veut, comme Elon Musk, implanter des colonies sur Mars ou pas. C'est à chacun d'accorder un prix et du sens à son action, de construire sa vie et de s'émanciper comme le veut la doctrine libérale. Et c'est une question de sagesse.

Nicolas Buttet,

prêtre catholique, fondateur de l'Institut d'études anthropologiques Philanthropos.



Il existe une maxime qui dit : la science consiste à reconnaître la tomate comme un fruit, la sagesse à ne pas en mettre dans une salade de fruit.

L'idée du progrès est liée dans son origine à la transcendance, à une finalité. Depuis le XVIIIème siècle, le progrès devient scientifique et inéluctable. Il y a pourtant des finalités qui ne répondent pas à des finalités scientifiques. Le moyen n'est pas neutre, il donne du sens et porte une inclination. Karspers évoque les effets collatéraux de l'action qui dépassent souvent l'objectif initial. Nous vivons dans un monde impensé, « immaîtrisé », selon Michel Serres, un monde sans sujet, « épiméthéen » : l'*homo faber*, celui qui fait, agit avant l'*homo sapiens*, celui qui pense.

Le communisme est basé autour de la *praxis*, le faire, dans une acception humaniste. L'*homo sapiens* est pourtant aussi celui qui goûte, qui utilise ses sens. L'humanité n'a finalement pas vraiment évolué sur la question de la sagesse, depuis Sénèque. Edgard Morin parle lui d'*homo complexus* qui est à la charnière de l'incomplétude de l'être humain, en perpétuelle évolution, et de l'interaction entre le rationnel et l'émotionnel qui le pousse à agir. Le comment va assurer l'avenir ; le pourquoi va mettre l'Homme en tension dans cette complexion.

On a beau créer des robots qui interagissent, jamais l'émotion ne pourra être retraduite et me donner une satisfaction dans la relation. De la même manière qu'un parfum reste après le passage de la personne et évoque un souvenir chez l'autre. Le non verbal ne pourra pas non plus être maîtrisé par la machine. Le robot est préparé, c'est du silicium, l'Homme c'est du carbone... Essayons de mélanger ces matières, comme le souhaitent les transhumanistes, et non verrons bien. L'Homme n'est pas une machine même si le réseau Internet mondial a moins de connexions que ce que peut produire un cerveau humain. L'épigénétique qui détermine 80% de nos comportements en analysant en permanence des paramètres contextuels n'est pas prise en compte dans cette robotique.

L'affectif et le cognitif peuvent s'organiser finalement autour de l'intelligence ordonnée à un sens. S'organiser autour de la chair car c'est ce que nous sommes et autour de la volonté dans un sphère personnelle et collective, celle de l'entreprise

notamment. Contrairement à la peur qui peut immobiliser ou contraindre l'action, la volonté permet le dépassement. Jacques Derrida distingue l'« à venir », ce qui survient, du « futur » ce qui se prévoit. Ce rapport au temps doit être envisagé avec ce qui est maîtrisable grâce à l'anticipation et ce qui est immaîtrisable, le *kairos* grec, qui implique confiance et volonté. C'est cette idée de transcendance, de mouvement qui est contenue dans la sagesse malaise : l'Homme est déchiré entre l'arbre et la pirogue, entre l'enracinement et le départ... Jusqu'au moment où il comprend que la pirogue est faite de bois.

La mondialisation implique nécessairement la responsabilité individuelle. Derrière les GAFAM, il y a des choix et des salariés. Le processus mimétique dans le grand ensemble va être en tension avec la volonté de retrouver le spécifique humain grâce à l'intériorité et à la transcendance. Le bonheur peut renvoyer au faire, à l'amour humain et à la transcendance qui est irremplaçable : car même dans l'horreur d'Auschwitz, les femmes et les hommes ont pu trouver et donner du sens à leur existence dans cette condition inhumaine.

Rilke voyant un buste au Louvre a conçu un poème sur sa propre incomplétude. Cette vision n'a pas été un facteur de désolation mais d'action et de volonté. Ce sentiment va avec celui du dénuement, qui sauve la relation grâce à la fraternité, contenu dans la phrase de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité »... Que les juifs traduisent par « Abel, Abel, tout n'est qu'Abel », soulignant le souhait de s'éloigner de Caïn.

Clara Gaymard,

chef d'entreprise et écrivaine,

et Gonzague de Blignières,

chef d'entreprise, tous deux créateurs de RAISE.



CG : mon moteur a toujours été la gratitude, depuis l'école : gratitude de pouvoir vivre en France, en tant que femme surtout. On a peu conscience de cette chance qui nous est offerte ici, de vivre librement et de pouvoir prendre des risques.

GdB : quand on donne, on reçoit. J'ai investi dans près de 250 entreprises et j'ai trouvé chez les entrepreneurs ce sens de l'engagement. On s'est rencontré avec Clara grâce à Claude Bébéar et ça été une belle victoire pour nous deux : pour elle car elle avait une vision du financier tronquée, et pour moi avec une idée préconçue des énarques.

CG : c'était la première fois que je comprenais un financier, au sens de l'aventure à (s')investir. On a fondé Raise avec l'idée d'aider notre pays en aidant les jeunes entrepreneurs. Cette société d'investissement dans les belles PME françaises comme Nature et découvertes est fondée sur un retour de 50% des bénéfices à une fondation d'aide aux jeunes entrepreneurs ayant des valeurs fondées sur la bienveillance. Raise lève 1 milliard d'euros et reverse 25 millions à la fondation qui aide aussi en direct les entrepreneurs par un accompagnement individualisé.

GdB : un autre apport a été la mise en contact, dès 2012, des grands groupes avec les *start-ups*. 3 000 entrepreneurs et 2 000 *start-ups* ont été approchées. On donne des conseils, et ce sentiment d'être utile en gardant ma capacité d'étonnement, c'est ce qui me motive. A cet égard, Bill Gates, que nous avons reçu à dîner chez Raise, est un exemple de don mais aussi de calcul de l'optimisation du don.

CG : parmi quelques entreprises soutenues, Mano Mano et ses 400 millions d'euros de CA, Cheers, Dayly start-up qui travaille aujourd'hui avec les cabinets juridiques. Notre travail c'est de sélectionner les bonnes entreprises. On a mis un an écouter les entrepreneurs : ce qu'il leur manquait, c'est le soutien au bout de deux ans quand les aides à la création disparaissent. Cette période correspond à des prêts d'honneur que nous donnons ou à de la mise à disposition d'expertise. On essaie de faire grandir ces start-ups de l'enfance à l'âge adulte, en évitant les turbulences de l'adolescence.

GdB : lors de la constitution de RAISE, on a renversé tous les codes des sociétés de *found raising* en termes de redistribution, de partage, d'équité hommes-femmes, et nous avons réussi mieux que tous nos concurrents.

CG : je crois aussi que si l'on partage la réussite, on réussit mieux. L'économie bienveillante, c'est de donner une partie de ses ressources, en temps ou en argent, et d'associer ses salariés à toutes les étapes et activités. Nous voulons donner envie de suivre cet exemple, comme l'écologie il y a 40 ans. D'où la création de ce mouvement pour une économie bienveillante (#MEB).

GdB : j'ajouterai juste que le capitalisme comme on l'a connu, ne marche plus et crée des inégalités, ce qui génère du populisme. Aujourd'hui, c'est à l'entreprise de jouer ce rôle de bienveillance et d'intervention publique, comme avec Nature et Découvertes qui reverse 10% à une fondation écologique ou La fabrique à cookies qui redistribue avec ses salariés tous ses invendus aux sans-abris du quartier.

CG : dans le livre que j'ai écrit avec ma fille, milléniale, je me suis rendue compte que la nouvelle génération voulait avant tout du sens dans la vie professionnelle. Aujourd'hui trop d'entrepreneurs ne connaissent d'ailleurs rien au secteur dans lequel ils réussissent.

GdB : nous proposons de signer un manifeste lié à ce mouvement #MEB www.mouvementeconomiebienveillante.com pour connaître et recueillir les témoignages des entrepreneurs qui remettent les valeurs au centre, pour être plus heureux et plus riches dans tous les sens du terme.

Jean Le Cam, (avec la participation d' Anne Le Cam)

skipper et entrepreneur



Le Vendée Globe c'est un collectif avec une forte préparation. D'ailleurs arriver au Vendée Globe est déjà une victoire ! Il faut anticiper au maximum, de la nourriture au matériel nécessaire pour réparer la casse... La confiance dans l'équipe est incontournable car un boulon mal vissé et c'est un problème majeur qui survient.

Notre atout le plus précieux est notre capacité à nous adapter, car nous sommes constamment confrontés à des situations nouvelles.

Préparer, c'est comme gérer une entreprise, il faut gérer son capital immatériel pour durer. L'innovation est ce qui permet d'aller plus vite que le voisin, et les technologies évoluent tellement vite. On travaille beaucoup sur les matériaux, les économies d'énergie et l'énergie solaire, les moyens de communication aussi. Des technologies que l'on retrouve ailleurs comme pour la médecine et la chirurgie à distance qui se développent dans les déserts médicaux. Aujourd'hui, on revient de plus en plus au naturel avec 0 énergie fossile produite et une recherche constante pour capter toujours plus de vent, comme aux origines de la voile et des explorations.

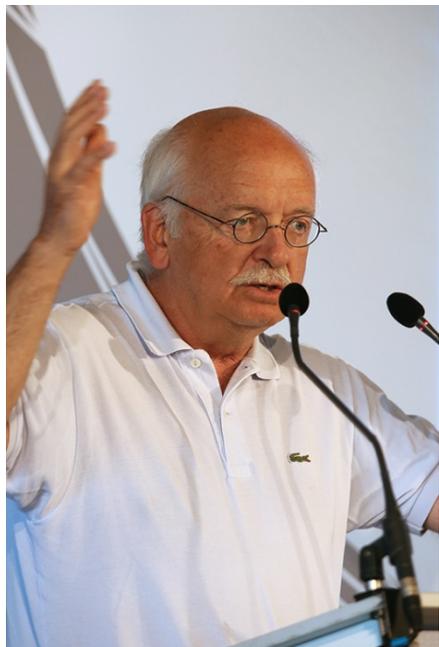
L'élément humain est une affaire de collectif sur des courses en solitaire. L'élément humain, il n'est pas chez moi, il est chez les autres. Par exemple, quand j'ai chaviré au Cap Horn, ce n'est pas moi qui avait peur, c'était les équipiers à terre. Moi j'étais un porteur d'espoir et de fanion pour l'équipe. De la même manière, quand les classes de scolaires qui nous suivent pour s'approprier la géographie ou la biologie, les espèces animales : ce sont les enfants et les grands-parents qui vivent ces histoires à terre. Egalement avec les réseaux incroyables tissés avec les entreprises, même une fois que le partenariat est terminé.

Nous allons créer fin 2018 une plateforme de partenaires pour faire émerger des projets collaboratifs et intergénérationnels, pour trouver des experts afin de les accompagner dans leurs projets. Un tour d'Europe de quatre mois est prévu pour faire connaître ce programme. Enfin, je ferai mon cinquième Vendée des Globes en 2020 avec ces partenaires et projets pour les faire connaître. Fin de parcours en 2021 avec le Trophée Jacques Vabres.

Yes, we Cam !

Erik Orsenna,

romancier, membre de l'Académie française, Conseiller d'Etat honoraire.



Je viens partager quelques principes de vie et de sagesse avec vous.

Le premier, c'est comprendre. Comprendre un monde de plus en plus complexe. Comme l'expliquait Einstein : « ce qui est simple est faux, et ce qui ne l'est pas est inutilisable ». C'est la base des populismes : donner des visions simples et fausses, plutôt que de donner à comprendre des indices et des signaux faibles. Moi par exemple qui était inculte en sciences, j'ai dû m'intéresser à la biologie puisque j'occupe le siège de Louis Pasteur à l'Académie française. Aujourd'hui, je suis ambassadeur de l'Institut Pasteur ! J'ai dû également comprendre les phénomènes climatiques pour mes régates.

Ensuite, voir. Mais c'est aussi ne pas voir, car les calculs permettent de situer sans voir. La Curiosité n'est pas un vilain défaut d'ailleurs : *Cura*, en latin, est celui qui prend soin du monde. Donc être curieux et voir.

Ensuite, imiter. La plus durable des entreprises, c'est la vie : c'est plus de quatre milliards d'années d'évolution et d'espèces qui mutent. Le bio-mimétisme, par exemple, c'est extraordinaire ! La « santé globale » est un principe dans tous les instituts du monde. Si les plantes vont mal, l'Homme va mal. Les interactions sont globales. Il y en a certaines sur lesquelles on peut agir, d'autres non. L'assèchement progressif de la Garonne, par exemple, est lié à la fonte des glaciers, à l'irrigation des cultures de maïs, à l'artificialisation des sols, etc.

Comment donner du sens au temps long ? Les électeurs et les candidats sont prisonniers du court terme quand les régimes forts sont moins sujets à ces dangers. Ils proposent des solutions simples et stables. Rien n'est plus mortifère que la peur. Le principe de précaution au lieu de celui de responsabilité, ça change tout. La peur, c'est la même chose en pire : il faut tuer en soi les passions tristes. Et s'émanciper. Ça veut dire, étymologiquement, ne plus pouvoir « prendre un esclave par la main », donc sortir de l'esclavage.

Nicolas Bouvier dans *l'Usage du monde* raconte combien ce sont les voyages qui nous font ou nous défont. Je suis devenu un explorateur car je suis couard mais je suis plus curieux encore. Et j'ai l'immense chance de pouvoir voyager et d'enquêter comme le faisait Joseph Kessel. Et pour répondre à Nicolas Bouzou, je n'irai sur mars

que quand il y aura une AOC ! Un vigneron m'a dit un jour : « le vin, c'est de la géographie liquide ».

Christine Kerdellant,

directrice de la rédaction de l'Usine nouvelle, auteure de *Dans la Google du loup* (Editions Plon, 2017).



J'ai écrit *Dans la Google du loup* pour avertir de plusieurs dangers liés à l'hégémonie de Google : Google se prend pour Dieu ; Google considère la vie privée comme une anomalie ; Google, leader de l'intelligence artificielle, pourra décréter si l'Homme est utile ou non ; Google, l'un des champions de l'évasion fiscale, c'est une captation des 2/3 des ressources publicitaires pour les médias.

Raymond Kurzweil, le pape du transhumanisme, est un génie des réseaux neuronaux qui travaille pour Google et conseille en parallèle l'armée américaine. Il ingurgite chaque matin pour 6 000 dollars de pilules : il veut pouvoir vivre jusqu'en 2035 pour bénéficier des progrès du transhumanisme et de l'augmentation de l'espérance de vie qui lui permettraient de transférer le contenu de son cerveau et sa « conscience » dans un robot, pour une vie éternelle. Pour lui, l'immortalité est une affaire de technologie. L'humanisme de la Renaissance se poursuit grâce à l'IA et le transhumanisme n'est que la suite de l'évolution de l'Homme et de sa boîte crânienne il y a 2 000 ans.

Google a déposé un brevet pour un implant oculaire portant sur une lentille électronique intelligente qui permettrait de transmettre les images des yeux, de les enregistrer... et de détruire l'intimité. Larry Page a dit dans une interview au magazine *Wired*, « Google sera inclus dans le cerveau des gens. Quand vous penserez à quelque chose, il vous donnera déjà la réponse ». Envie de mettre ses chaussures... Et une publicité arrive !

Avec sa société 23andMe, Google est aussi prêt à participer au tri des humains : pour faire des enfants sur mesure, il trie les embryons, sélectionnant les gamètes. Dès aujourd'hui, Google permet de cartographier les risques de santé et pathologies à partir d'un échantillon de votre salive pour 139 dollars... Et fabrique ainsi la plus grande base d'ADN humain qu'il commercialise ensuite aux laboratoires. Et, après

tout, comment empêcher les parents de vouloir choisir la couleur des yeux de leur enfants ? Aux entreprises de disposer de salariés « augmentés » ? Deux espèces humaines apparaissent : l'une ayant accepté le progrès et les implants, l'autre non. La Chine a engagé cette du *Big brother* avec son programme de notation des citoyens, selon les informations glanées partout : depuis les informations bancaires, jusqu'aux propos tenus en ligne, en passant par la reconnaissance faciale et les 170 millions de caméras de télésurveillance installées dans les espaces publics.

Est-ce que la nouvelle génération, « milléniale », s'offusquera de cet état de fait si cela arrivait en France ? Non, comme l'ont montré le scandale de Cambridge Analytica pour la victoire de Trump... Et les abonnés de facebook progressent toujours.

Tout produit peut intégrer l'IA. Jusqu'à la presse puisque certains articles sur les résultats de football sont faits automatiquement. Un journal américain existe d'ailleurs déjà sans journalistes, *NowHere Media*, avec collecte d'informations sur les sujets les plus populaires, puis une écriture automatique ; seule la relecture humaine permet de finaliser mais aussi d'améliorer l'algorithme.

Les algorithmes nous enferment et nous orientent vers des similaires à nous, provoquant la peur de l'autre, différent. Google a une longueur d'avance sur la notion de conscience dans l'IA. Yann LeCun relativise en disant que Kurzweil vend des livres mais n'a jamais fait progresser la science. Ces algorithmes déterminent notre avenir, à partir du passé et à partir de bases de données fondées sur d'autres personnes que nous.

Que faire alors ? Protester ; comme contre les *Google glasses* qui ont été retirées. L'image de Google est son talon d'Achille. Il a d'ailleurs revendu des sociétés qui collaborait avec le Pentagone, par peur d'une détérioration de son image publique.

Un peu aussi contourner Google, en utilisant le moteur Qwant qui ne conserve pas les données de la recherche. C'est une question de liberté mais aussi de souveraineté : les GAFAM prennent le contrôle de nos voix et de nos vies en s'appropriant les commandes quotidiennes. Les constructeurs et marques sont « désintermédiées » au passage, perdant la relation client et les datas. Son moteur de recherche Google tue aussi les sociétés concurrentes en les faisant passer en page 2. La Commissaire danoise à la concurrence mène un combat contre les GAFAM avec des amendes lourdes mais elles seront payées et les choses de changeront pas beaucoup.

On peut aussi utiliser la Constitution pour réguler les GAFAM quand ils acquièrent les caractéristiques d'un bien public comme ils s'en réclament. Les élections européennes sont l'occasion de s'interroger sur nos démocraties sans les GAFAM, car avec eux quand la science progresse, la conscience régresse. « Les progrès de l'humanité se mesurent aux concessions que la folie des sages fait à la sagesse des fous » disait Jean Jaures.

Cédric Villani,

Député de l'Essonne, auteur du rapport parlementaire sur l'intelligence artificielle (2018), Lauréat de la médaille Fields en 2010



Kenneth Bainbridge (1904-1996) et Léo Szilard (1898 – 1964) sont des scientifiques utiles pour éclairer ce débat sur la science et la conscience, la sagesse et le progrès. A cette époque les Etats-Unis ne sont pas encore le géant que l'on connaît. Bainbridge participe au projet Manhattan qui allait donner naissance à la bombe atomique, programme dirigé par Robert Oppenheimer qui a dit ensuite : « *Now we are all sons of bitches* », soulignant la perte de l'innocence des scientifiques. Rien de neuf donc, la science est ambivalente dans ses applications et l'éthique est toujours questionnée.

Le nucléaire reste un épisode traumatique. Les Allemands ne croyaient d'ailleurs pas à l'explosion de la bombe car le « nain » américain ne pouvait en être capable. Certains Allemands, du fait de leurs travaux scientifiques, s'en sentent responsables, certains veulent se suicider... Toutes

ces questions sont ici celles du statut et du rôle des scientifiques, à la fois participant au débat en tant que citoyens, et souvent dépassés par leurs découvertes. Pendant la seconde guerre mondiale, apparaît ainsi l'importance de gagner une guerre grâce à la puissance des mathématiques et de la science, comme l'a rappelé Churchill. Mais chaque scientifique questionne le progrès dans sa démarche éthique. Szilard finira sa vie à militer contre le nucléaire.

Comment l'éthique est-elle convoquée par chaque scientifique ? Les questions de morale et d'intégrité se posent de plus en plus, individuellement pour chaque scientifique et collectivement vis-à-vis des sociétés scientifiques avec les programmes nationaux. En parallèle, il existe des programmes de détection et de répression des fraudes scientifiques, d'autres visant à sensibiliser et porter les questions d'éthique au sein des grandes agences, institutions et universités. Le Comité consultatif national d'éthique et l'Office français d'intégrité scientifique travaillent sur ces questions de science et de morale.

L'Intelligence artificielle (IA) oblige à un nouveau regard, avec de nouveaux enjeux et tensions entre science, économie, société et éthique. Pour introduire, l'IA commence en 1956, deux ans après la mort d'Alan Turing (1912 – 1954) considéré comme le père de l'IA. En haut de la vague après avoir été ringardisés, les

promoteurs de l'IA comme Yann LeCun sont désormais des superstars. L'IA démontre d'abord que ce qui était jugé comme un domaine réservé à l'intelligence ne nécessite en fait pas d'intelligence du tout ! Les ordinateurs ont montré leur supériorité face à l'humain : aux échecs ou dans le jeu de go par exemple. L'IA n'est donc pas intelligente et il est très dur de savoir ce qui sera réalisable ou pas avec l'IA. Par exemple, les algorithmes qui détectent les cancers de la peau, mieux que les experts mondiaux, reposent juste sur des exemples accumulés, des datas ; mais l'algorithme ne sait pas ce qu'est un cancer ou un humain. Bref, l'IA ce n'est aujourd'hui que du réflexe. L'intelligence commence au-delà, avec le questionnement.

La question morale qui se pose selon moi est « à qui profite le progrès, aux citoyens ou aux compagnies privées chinoises ou américaines ? ». Et comment contrôler démocratiquement cette innovation ? En France cela va passer par des comités d'éthique, avec un cadre réglementaire comme celui du Règlement général sur la protection des données (RGPD) de l'Union européenne qui constitue le texte de référence en matière de protection des données à caractère personnel. Pour éviter d'être manipulés, en France nous n'avons pas assez de scientifiques qui travaillent sur la question de l'IA et de ses implications. De la même manière que les sociétés qui sont à l'origine de l'innovation doivent être encouragées par la puissance publique.

La question qui est souvent revenue dans le rapport parlementaire sur l'IA, c'est l'humain. C'est la question de la gouvernance des projets... Par qui ? On peut traiter des capacités à produire, des questions d'éthique par le débat et la transparence, mais la question du pilotage de l'IA est l'affaire de tous et je vous invite à vous y pencher.

Patrick Bourdet,

PDG d'Areva Med, auteur de *Rien n'est joué d'avance* (2014, éditions Fayard).



Le 23 juillet à 55km d'ici en direction du sud-ouest, j'ai acheté une cabane sans eau ni électricité... Non loin de l'endroit où j'ai connu l'horreur enfant. A quatre ans, mon père s'est suicidé en laissant une lettre demandant à ce que mon frère, ma sœur et moi soyons séparés de ma mère, alcoolique. Après un passage par l'orphelinat, ma mère nous a repris avec son nouveau mari, dans une cabane de résinier, au milieu de forêt des Landes. C'est là où j'ai connu l'horreur, dormant parfois dans la forêt et subissant diverses formes de violences. Adolescent, j'ai pris la décision de quitter cet endroit sordide et dangereux pour moi et j'ai été sauvé grâce à la bonté de différentes personnes.

Je suis entré comme ouvrier dans le nucléaire à la Cogema à Cherbourg. Puis, grâce à la formation interne, je suis devenu technicien. Puis, nouveau départ avec mes deux sacs, pour Sydney en Australie. J'y ai retrouvé une femme que j'avais aidé à la gare Saint-Lazare quelques années auparavant et qui m'a à son tour aidé, comme une mère, vivant chez elle dans une maison de luxe, bien loin de la cabane. Retour en France après un an pour la Cogema et passage par une école de commerce. Je deviens alors cadre puis membre du comité exécutif d'Areva, avec Anne Lauvergeon en face de moi !

J'ai en fait surinvesti toute ma vie dans le travail par peur de retomber dans la précarité... Je suis devenu un « transcaste » avec une quête de légitimité quasi-permanente. Aujourd'hui, ce qui m'intéresse est à la fois de voir comment on éduque nos enfants pour en faire des gens assez normés mais également comment on peut faire, pour soi-même, la « boucle » et un retour sur ses origines grâce à l'introspection.

Quand j'ai eu mes enfants, j'ai eu l'envie de travailler sur moi, mes ressorts. Avec une soif similaire à celle d'apprendre. Je suis d'ailleurs devenu thérapeute en plus de mes autres activités professionnelles. Je suis donc allé au fond de moi. J'y ai déconstruit les tactiques mises en œuvre pour survivre, et je suis enfin advenu. Finalement, cela vaut aussi pour les entreprises : qu'est-ce qui fait qu'en tant que manager ou chef d'entreprise, on fonctionne comme on fonctionne ? Quels sont les ressorts intimes de notre action.

Pour toutes ces chances que la vie m'a offertes, je veux exprimer ma profonde gratitude.